

VISITE DU PERE JOHN A PUERTO CARREÑO

(Vichada)

Du 7 au 12 mars 2020

ENFANTS QUI SE NOURRISSENT SUR LA DECHARGE.

Nous avons eu l'occasion de visiter six secteurs. De caractéristiques très différentes, des Colombiens, des indigènes et des Vénézuéliens, chaque communauté dans son coin, sans se mélanger. Tous luttant pour survivre, comme un agneau dans une cage au milieu des lions (narcotrafiquants, riches exploiters, gouvernements indifférents, etc).

*Enfants affamés, sans chaussures,
mal habillés, mais souriants.*

1

*Anges et démons /
enfants et exploiters*



*Accompagné par l'évêque et les
travailleurs sociaux*

Une réalité qui n'est pas connue

2

ASEC : Sans beaucoup de bruit

*Aide à concrétiser et réaliser des
rêves*

3





PROBLEME

Enfants qui se nourrissent sur la décharge

Contexte :

La Colombie a une frontière avec le Vénézuéla de 2219 km, dont 534, soit 24 %, correspondent au département de Vichada, situé géographiquement dans la région extrême orientale de la Colombie et faisant partie du bassin hydrographique de l'Orénoque et de la Meta.

Il est certain qu'à Puerto Carreño les vols dans la rue, dans les maisons et dans les établissements publics ont augmenté ; la prostitution est omniprésente dans les rues ; les bagarres de rue et le taux d'homicides ont augmenté ; le micro-traffic et l'addiction à la drogue vont en augmentant ; les maladies sexuellement transmissibles sont chaque jour plus fréquentes ; l'unité familiale, déjà fissurée, s'est encore dégradée ; la prison n'a plus assez de place pour tant de gens, dont 9 sont vénézuéliens ; et si à cela nous ajoutons la transhumance de certains membres des communautés indigènes, la situation se fait plus critique encore.

Colombiens/indigènes/Vénézuéliens

Dans les années soixante-dix, lors du « boom » du pétrole, un grand nombre de Colombiens sont partis dans le pays voisin, cherchant à améliorer leur situation financière et fuyant la violence. Mais maintenant les choses se sont inversées. Depuis l'arrivée au pouvoir de Hugo Chávez en 1999, et particulièrement au cours des cinq années du gouvernement de Nicolás Maduro, cette situation s'est aggravée, se convertissant en une des principales sources d'émigration dans le monde.





**on le méprise,
on l'exploite et
même on va
jusqu'à
l'asservir**

Cette crise de la république sœur du Vénézuéla

a transformé la Colombie

en lieu de réception et de transit ; les personnes de passage cherchent surtout à atteindre les pays du Sud du continent, dans lesquels un membre quelconque de leur noyau familial s'est établi précédemment, avant que la situation ne s'aggrave, et où ils prévoient de meilleures conditions financières et des possibilités de travailler et vivre dignement. A Puerto Carreño les Vénézuéliens arrivent à moindre échelle qu'à Cúcuta, Santander, Arauca ou la Guajira, car les distances et les coûts élevés du transport aérien, terrestre ou fluvial pour arriver à l'intérieur du pays les incitent à utiliser cette frontière. Beaucoup de ceux qui arrivent dans le pays, que ce soit avec la carte de mobilité frontalière, avec un passeport, ou illégalement par les nombreux chemins forestiers qui existent, restent, vont et viennent, comme c'est le cas des « bachaqueros », qui déambulent de par les rues en vendant des produits de la corbeille familiale, ou se postent stratégiquement dans les coins, de manière telle qu'ils puissent avec facilité charger leurs affaires quand la police fait son apparition pour leur demander leurs papiers.

Selon les statistiques du contrôle migratoire fluvial, le flux migratoire en 2017 à Puerto Carreño a été de 3557 personnes ; ont été renvoyées pour non présentation des documents requis pour l'entrée dans le pays ou avoir traversé la frontière par un chemin non officiel 7130 personnes. Au cours des quatre premiers mois de l'année 2018, 5118 Vénézuéliens sont entrés dans le pays. Les autorités migratoires ont renvoyé 1694 illégaux. Mais il y en a plus qui entrent par des chemins de contrebande que par des postes de contrôle. Compte tenu du fait que la population de Puerto Carreño est estimée à quelque 21 000 habitants, la proportion de ceux qui restent est élevée.

Qui le Père John a-t-il rencontré ?

Mgr Francisco Antonio Ceballos.

Nous avons été surpris de voir à la sortie de l'aéroport l'évêque en personne, un homme simple et agréable ; il nous attendait, pour nous recevoir et nous guider personnellement durant notre visite dans différents secteurs de Puerto Carreño. Dès le début, nous avons été marqués par certaines de ses réflexions...

La tragédie de ces gens

« La tragédie de ces gens, je ne peux la décrire qu'avec un mot qui m'était sorti spontanément à Lampedusa : **honte**. Là-bas j'ai pu ressentir de près la souffrance de tant de familles expulsées de leur terre pour des raisons économiques ou à cause de violences de toutes sortes, des multitudes exilées, -je l'ai dit aux autorités du monde entier-, comme conséquence d'un système socio-économique injuste et de conflits belliqueux qu'ils n'ont pas cherchés, que n'ont pas créés ceux qui en souffrent, le déracinement douloureux du sol de leur patrie, et pire encore, nombreux sont ceux qui refusent de les recevoir.

Personne ne devrait se voir obligé de quitter sa patrie. Mais le mal est double quand, en face de ces circonstances terribles, l'émigrant se voit jeté dans les griffes des trafiquants d'êtres humains pour traverser les frontières, et il est triple si, à l'arrivée à la terre où il croyait qu'il allait trouver un futur meilleur, **on le méprise, on l'exploite et même on va jusqu'à l'asservir**. On peut voir ça dans n'importe quel coin de centaines de villes. »

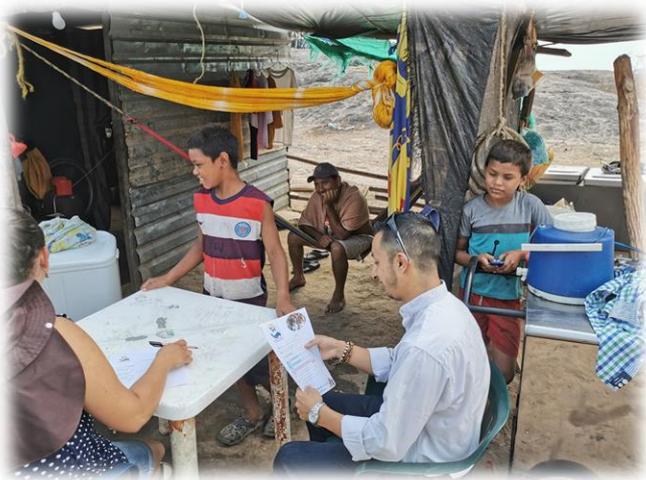
Plus que donner de la nourriture, des vêtements, des médicaments, etc., même si c'est la première des choses, et c'est ce que nous avons fait avec l'aide de Caritas International et la Pastorale Sociale Nationale, il faut donner de l'espoir à ceux qui l'ont perdu devant les multiples essais ratés de retrouver le respect par les institutions, la paix, le pouvoir d'achat, etc. « L'espoir fait partie de l'être humain... L'homme non seulement a de l'espoir, mais il vit d'une façon telle qu'il soit ouvert à l'espoir et mu par celui-ci ».



FAMILLES DEPLACÉES

Nous avons eu l'opportunité de visiter six secteurs. De caractéristiques très différentes, Colombiens, indigènes et Vénézuéliens, chaque communauté dans son coin et sans se mélanger. Tous luttant pour survivre, comme un agneau dans une cage au milieu des lions (narcotrafiquants, riches exploiters, gouvernements indifférents, etc). Les Colombiens racistes qui n'acceptent pas les Vénézuéliens, les Vénézuéliens qui méprisent les indigènes, les indigènes qui n'acceptent pas d'être envahis... Tous luttant pour avoir une vie digne.

Familles dans la misère ; sans eau, ni lumière, ni gaz... maisons en toile, tuiles cassées et trouées ou simplement sans autre lieu pour dormir que sous un arbre. La cuisine, ce sont trois pierres pour poser une casserole, les toilettes dans le bois derrière un rocher ou une branche, un hamac pour une famille entière ou un matelas à même le sol pour 4, 5, jusqu'à huit personnes sur le même, parfois un repas ou au maximum deux par jour (manioc et bananes plantain).



LES ENFANTS

Souriants et avec des yeux brillants au milieu de rien. Sans chaussures, ils sortent timidement au début à notre rencontre, sans connaître le motif de notre visite, ils nous offrent un seau ou une pierre ou un tronc d'arbre, ou une chaise cassée pour nous asseoir. Ils nous écoutent attentivement, souriant entre leurs larmes, nous faisant partager leur vie, leurs désirs et leurs rêves.

A différentes reprises ils ont reçu des personnes, des associations, des étrangers, des politiques, etc. qui ont fait des promesses, ont pris des photos et des vidéos... et ont disparu.

Toutefois, continuant de garder l'espoir que quelqu'un arrivera, les prendra au sérieux et respectera leur vie, au lieu de jouer avec leurs vies et leurs illusions, et leur permettra d'accéder à une vie plus digne, ils font face avec courage et espoir à la vie qui les touche, sans se laisser abattre... Par exemple...

Jefferson (13 ans), est l'aîné de 7 enfants, prépare le repas de chaque jour pendant que son père va au village vendre de façon informelle ce qu'il peut pour rapporter quelque chose à la maison (alité pendant 3 mois, victime d'un vol au cours duquel il a reçu 3 plaies par arme blanche).



David (11 ans), souriant, lumineux et gentil, appartient à une fratrie de 4 enfants. Il est l'unique qui peut aller étudier à une heure à pied par 40° : une salle informelle où s'entassent 120 enfants (de 4 à 14 ans) pour leur donner une quelconque formation académique et un repas... Pour l'étude ou pour le repas ???



« Tant, mais tant de cas qui me déchirent et m'arrachent le cœur... »

Je suis retourné à mon enfance..., jusqu'à partager un peu de celle-ci avec certains jeunes. « J'ai vécu dans un quartier chaud : drogue, violence, prostitution, corruption, injustice, etc. Contre : fraternité, amitié, spiritualité, football, rumba, sincérité et spontanéité. Quelqu'un m'a offert l'opportunité... Et c'est moi qui ai choisi le chemin que je voulais pour ma vie et ma famille. Ecoutez-moi ; vous pouvez arriver aussi loin que vous le voulez si vous poursuivez votre but et si vous vous prenez de la main de Dieu ».

Comment aider concrètement ?

1) Construire une cantine pour accueillir 50 enfants

Nous avons rendu visite à une des communautés indigènes qui s'alimentaient sur la décharge des ordures. Obligés de quitter leur terre (forêt colombienne), ils essaient de venir à Puerto Carreño, où ils sont sous-estimés et exploités. A l'initiative de Mgr Francisco et du Diacre Silvio, ils ont commencé à gagner leur confiance et à les accompagner dans leur lutte pour continuer d'être une communauté indigène, mais mieux organisée, fraternelle et auto suffisante.



Dans cette perspective, ils commencent à organiser une installation dans le quartier (bien que non légale), plus propre et plus exploitable (élevage de poulets et de la même famille).

Pour aider cette communauté qui est volontaire et lutte pour aller de l'avant, on a construit une chapelle, qui actuellement sert aussi de salle à manger et « d'école ».

ASEC (Association sauvegarde des enfants colombiens en détresse) commence le projet de créer une cantine pour accueillir de 50 à 60 enfants.

2) Projet de parrainage

Dans ces secteurs, nous avons sélectionné pour le moment 50 enfants, parmi les plus nécessiteux et sans aucun recours pour les soutenir, avec un projet de parrainage, leur assurant ainsi à chacun l'alimentation et la scolarité. Aujourd'hui nous commençons avec 20 enfants, concrètement, et nous poursuivons la recherche de parrains pour les autres.

Nous avons visité ces familles et constaté la misère dans laquelle elles vivent et l'absence de protection. Beaucoup avec la faim, mais avec un grand effort pour s'en sortir. Ce ne sont pas des parents ou des enfants qui restent à dormir toute la journée en attendant seulement que leur parviennent des aides. Beaucoup sortent très tôt (à 4 heures du matin) pour chercher un travail (charger des colis, vendre des fruits ou autres aliments dans la rue, entretenir des jardins, aller pêcher, etc.)

Ils sont animés d'un désir profond et pur de faire quelque chose pour leurs enfants, beaucoup ont partagé les humiliations auxquelles ils sont soumis pour pouvoir gagner quelque chose...

Les enfants sont désireux d'aller de l'avant, ils reconnaissent l'effort et le sacrifice de leurs parents. Ils aident dans la maison, dans les métiers ou à la recherche pour aller tous de l'avant.





TEMOIGNAGE...

J'ai pris le temps pour pouvoir partager cette expérience, ensuite ça n'a pas été facile d'accepter et de trouver les mots pour décrire ce petit enfer que vivent ces créatures de Dieu.

Sans le minimum pour vivre, avec les pieds pleins de cors et de durillons du fait de la chaleur et du sable à 40° ; allant chercher de l'eau dans des puits creusés par eux-mêmes d'une profondeur comprise entre 10 et 40 mètres, sans aucune protection ou barrière pour les enfants. Exposés à tous les vices possibles, exploités extérieurs et jusqu'à leurs propres parents qui profitent de leurs enfants.

Une anecdote... un jour, alors que nous rentrions tard de nos visites, nous sommes allés dans le centre du village manger dans un petit restaurant, dont l'entrée était encadrée par divers enfants. Nous avons commandé quelque chose à manger... mais les enfants, de l'entrée, ne nous quittaient pas des yeux, attendant que quelqu'un se lève de table pour courir et récupérer les restes et repartir avant que n'arrivent les gens du restaurant pour les jeter. En voyant cela, nous avons commandé une assiette variée pour des enfants ; nous avons fait asseoir 5 d'entre eux à la table à côté, en leur demandant de manger en notre présence, pour qu'ils ne ressortent pas pour donner la nourriture aux adultes. En un clin d'œil, il y avait une quinzaine d'enfants autour de cette table, comme des « mouches » tournant autour du plat.

Je me suis senti si misérable, de voir à quel point ils appréciaient quelques grains de riz, une pomme de terre ou un morceau de banane plantain ; pendant que nous, nous votons pour choisir les plats et faisons des caprices par rapport à la nourriture, jusqu'à permettre et former d'autres enfants pour qu'ils suivent cette chaîne... « si tu n'en veux pas, tu ne manges pas » « tu n'as qu'à lui donner ce qui ne te plaît pas », « laisse dans ton assiette, sinon demande autre chose », sont des paroles qui me déchirent l'âme chaque fois que je les entends en voyant cette réalité si cruelle... Ne pourrions-nous pas faire l'effort de manger ce qui ne nous plaît pas, par simple respect de ces enfants ? Nous oublions que les générations précédentes ont vécu la faim et nous pouvons y retourner ?

Nous nous sommes dit avec Adrian (le vice-président de l'ASEC) : à quoi sert de donner ce plat à ces quelques enfants quand tant d'autres attendent tout autour ? Nous sommes sortis de là le cœur brisé, notre effort a-t-il servi à quelque chose ? Nous parrainons 20 enfants... quand ils sont environ 850 dans les secteurs de la périphérie. A quoi ça sert ?

Certes, nous ne pouvons pas changer le monde et nous voudrions faire quelque chose pour les 850 enfants, mais au moins 20 d'entre eux pourront se nourrir et étudier pour un futur meilleur.

En voyant les yeux de chaque enfant, j'ai vu la possibilité de sortir une famille et créer une chaîne dans laquelle un jour ces enfants feront quelque chose pour d'autres plus nécessaires... « Comme un jour quelqu'un l'a fait pour moi... merci Seigneur pour les personnes qui m'offriront cette possibilité ».